

À France moisie écrivains rancis

©[Damien Taelman](#), octobre 2016

Depuis quelques semaines, les Éd. du Seuil nous annoncent pour début novembre le prochain opuscule de Philippe Sollers. La campagne de marketing prévente nous assure que, dans *Contre-Attaque*, « *Idéologues et commentateurs de tous poils, à l'omniprésence médiatique arrogante, en prennent évidemment pour leur grade* ». Cela ne vous rappelle-t-il pas quelqu'un ; serait-ce enfin une autocritique ? En attendant la sortie de son brûlot, le druide gallimardien en fait l'autopromotion avec moult singeries et, tel un politicien en mal d'électeurs, il s'efforce d'occuper l'espace médiatique. Début octobre, il a en effet publié *Complots*. Deux livres en coup de vent, cela décoiffe ! Si certains s'interrogent sur la signification de ce titre, je me permets de les renvoyer au Grand Robert : « Pour P. Guiraud il s'agit du déverbal d'un verbe *com-peloter* «mettre ensemble des petits bouts de corde en les serrant autour de l'un d'eux», du rad. de *pelote*, avec chute de l'e atone; on y retrouve, selon lui, les trois idées d'«assemblage», de «très serré» et de «recouvert», donc de «caché».

Complots est effectivement un assemblage très serré entre deux couverts de textes tombés dans l'oubli. On y trouve, pp. 101-124, le fac-similé de *Les Dieux grecs*, un entretien de S. avec François Meyronnis et Yannick Haenel. Publié d'abord dans la revue *Ligne de risque* en juin 2012, il figure aussi sur le site sollérien de l'interviewé. Or, il faut savoir que, dans sa chronique mensuelle du *Journal du Dimanche* du 19 août 2007, S. se fendait du dithyrambe suivant : « *La rumeur vous a sûrement avertis : vous devez lire impérativement Cercle de Yannick Haenel, qui surplombe, de loin, tous les romans de la rentrée, et, dans la foulée, De l'extermination considérée comme un des beaux-arts, de François Meyronnis, étourdissant démontage du nihilisme de notre temps* ». S. oublie cependant de mentionner que ces deux ouvrages sont publiés dans la collection *L'Infini*, dirigée par nul autre que le mentor des deux écrivains qu'il nous somme de lire ! Bref, le critique et directeur d'édition Phil. S. est aussi le promoteur de l'écurie qu'il dirige d'une main bien huilée et l'auteur Sollers nous ressert dans *Complots* un entretien qu'il a eu avec ses deux poulains bien débourrés.

« *On pourrait attendre des critiques et des journalistes qu'ils tentent, sinon de dénoncer la fabrication d'ersatz d'écrivains, du moins de défendre de vrais auteurs. Non que cela n'arrive pas. Mais la critique de bonne foi est noyée dans le flot de la critique de complaisance. On connaît cette spécialité française, qui continue à étonner la probité anglo-saxonne: ceux qui parlent des livres sont aussi ceux qui les écrivent et qui les publient.* » (Pierre Jourde, *La littérature sans estomac*, Éd. L'esprit des péninsules, 2002, p. 39)

L'on retrouve dans *L'Infini* n°116 (Automne 2011) un autre entretien de Meyronnis et Haenel: *Destin du français* (pp.40-53). La sagesse et l'humilité taoïstes de S. sont légendaires : « *Je ne parlerai pas d'«historialité» du français, mais plutôt de son caractère destinal. Je suis un témoin de ce destin. Un acteur du destinal du français. Rien d'abstrait dans cette affaire ; je suis obligé de mettre mon corps en jeu. Né à Bordeaux en 1936, j'ai lu — avant de le lire — le poème Andenken de Hölderlin en français. J'ai vécu avec des femmes brunes sur un sol de soie. Il y avait le vin de Bordeaux, c'est-à-dire Dionysos. J'ai aussi fait de solides études classiques, me rendant familier du grec et du latin, ce qui aujourd'hui me distingue du lot des littérateurs contemporains.* » (pp.42-43)

Flatus vocis ou fatumtuité ? Sollers est le seul écrivain contemporain connaissant le grec et le latin ! Dans *Complots*, pp. 35-38, on croise *Un certain Shakespeare*, lequel avait déjà été mis en scène dans *L'Infini* n° 129 (Automne 2014, pp. 31-34). Et l'on y retrouve, pp. 60-65,

Jeunesse du surréalisme, publié trois ans plus tôt dans le n° 124 (pp. 2-6), tandis que les pp. 11-14 du même numéro contiennent *Céline en Allemagne...* maintenant parachuté pp. 71-75. On l'aura compris, nous avons ici affaire à de vieux compelotages : un recueil d'articles usagés, des radotages d'antan. L'on y bute aussi, pp. 94-99, sur l'article *Deviner la Chine*, jadis publié dans *L'Infini* (n°129, pp. 8-12). S. ne rate jamais une occasion d'exhiber sa superficielle et fumeuse culture chinoise à des *li* à la ronde, mais pour mieux faire passer ce plat réchauffé il aurait pu nous mettre au parfum au sujet du poème de Li Bai qu'il nous conseille de méditer : « *Aboiements des chiens noyés dans le bruit de l'eau / Fleurs de pêcheurs foncées par la rosée qui les couvre* ». Est-ce une traduction de Sollers ? Ce poème apparaît mot pour mot dans le livre qu'il commente dans ledit article, *Les deux raisons de la pensée chinoise, Divination et idéographie*, par Léon Vandermeersch (Éd. Gallimard, 2013, p.163), sans qu'il ne précise que cette traduction est due à la plume de ce célèbre sinologue.

Complots nous offre de plus *L'apocalypse ? Non, l'aurore* (pp.147-150), un entretien avec Vincent Roy, paru en 2012 dans la revue *Transfuge*. Ce royal valet avait publié en 2011, dans *L'Infini* n°116, un entretien avec son Maître intitulé *Ducasse et Manet* (pp. 11-16). Tout cela par le plus heureux des hasards et sans aucun lien bien entendu avec le fait que ce collaborateur du *Monde des Livres* ait transcrit *L'Évangile de Nietzsche* (Éd. Le Cherche Midi, 2006), un livre d'entretiens avec... le gérant de *L'Infini* ! En outre, S. réimprime dans *Complots*, pp. 167-177, les propos — *Subversion de Voltaire* — récoltés en avril 2015 par Frédéric Joignot pour *Le Monde* (what else?) et vite clonés à *L'Infini* (n° 132, Été 2015, pp.10-18) et sur son site. Ces propos colligés spontanément forcent l'admiration : Sollers cite de mémoire de longs passages de Voltaire et de Barthes (who else?) qui durent donner du fil à retordre au thuriféraire de service. Celui-ci utilisait-il un dictaphone ?

Voltaire tolérant, allégé, décaféiné, mettant tout le monde d'accord, alors que c'est un combattant perpétuel, plein de mordant. Roland Barthes le dit bien dans sa préface aux *Romans et contes* : « *Nul mieux que lui n'a donné au combat de la Raison l'allure d'une fête. Tout était spectacle dans ses batailles : le nom de l'adversaire, toujours ridicule, la doctrine combattue, réduite à une proposition (l'ironie voltairienne est toujours la mise en évidence d'une disproportion) ; la multiplication des coups, fusant dans toutes les directions, au point d'en paraître un jeu, ce qui dispense de tout respect et de toute pitié.* » Il faut le rappeler, Voltaire a mené un combat politique, intellectuel, jusqu'à la fin.

Il dégage de ses lectures une critique de fond, il en explique les principes implicites, comme celui d'affirmer : « *Monstre, tu n'as pas ma religion, tu n'as donc point, de religion.* » Il développe aussi une réflexion qui annonce la laïcité : « *Ces gens-là sont persuadés que l'Esprit saint qui les pénètre est au-dessus des lois.* » Il rappelle les égarements des chrétiens pendant les croisades, « *qui dépeuplèrent l'Europe* », et les massacres de la Saint-Barthélemy, « *quand les bourgeois de Paris coururent assassiner, égorger, jeter par les fenêtres, mettre en pièces leurs concitoyens qui n'allaient pas à la messe* ». Pourrait-on revivre cela un jour en France ? On peut se le demander. Il a encore cette formule admirable qu'on devrait distribuer partout et pas seulement chez les croyants : « *Ils se sont faits dévots de peur de n'être rien.* » Savez-vous que toute sa vie, pour manifester sa fureur contre « *l'infâme* », Voltaire s'est mis au lit à chaque anniversaire de la Saint-Barthélemy.

« *Ils se sont faits dévots de peur de n'être rien* » — cette satanée formule qu'il recommande de semer à tous vents, Sollers a de toute évidence omis de la transmettre à sa petite coterie de zéloteurs, interviewers patentés et autres obséquieux courtisans.

Mais qu'importe l'information, ce qui compte, c'est le panache, la posture, la comédie de la com' c'est-à-dire le paraître et non l'être pour paraphraser la fameuse formule de Rousseau. Ces prétendus propos de S. n'ont point été recueillis, mais plutôt orchestrés en sourdine avec Bach en background. Joignot avait également "conduit" un entretien avec S. dans *L'Infini* n°116 (Automne 2011, pp.26-32), intitulé *Nietzsche en 124...* On rit de qui pense à un complot entourant ces ragots.

Que dire d'un copiste qui propose le même article quatre fois en moins de deux ans ? *Quater repetita non placent* ! Serait-il désespérément en manque de lecteurs ? Dans un autre entretien (*Éloge de la contre-folie*, paru à l'origine dans le magazine *Luxemburger Wort* en avril 2014, reproduit sur son site Internet, puis publié dans *l'Infini* n°128, Automne 2014), Sollers informe une vestale enflammée qu'il est en train de vendre ses manuscrits d'ouvrages publiés à des collectionneurs, et affirme que « *Le manuscrit de Femmes par exemple, qui a été un best-seller, les intéresse. On verra s'ils le revendent beaucoup plus cher dans quarante ou cinquante ans. C'est une manière de jouer avec la mort sur un temps très long.* » (*Complots*, p.158). Or deux ans plus tôt, un article de Jérôme Dupuis (*Philippe Sollers, ou l'art de l'enfumage*, *L'Express*, 12 octobre 2012) nous apprenait que L'Institut Edistat (statistiques des ventes de livres en France) évaluait que ce "best-seller" s'était vendu à... 884 exemplaires ; depuis 1983, une trentaine de *Femmes* avaient donc été écoulées chaque année. En supposant que les ventes se soient depuis maintenues à ce niveau faramineux, elles en sont maintenant à près de 1000 ! Dupuis révèle également les chiffres de vente d'autres œuvres sollériques (*Drame* : 11, *Paradis* : 99, *Le cœur absolu* : 77, *Portrait du joueur* : 68). Dans ce contexte, l'on comprend que S. puisse considérer *Femmes* comme sa seule heure de gloriole olé olé.

Mais le nobel prix de la flagornerie revient au dernier chapitre de *Complots* (pp. 215-250), où l'on tombe sur un entretien (*sic*) de 1980 intitulé « *Réponses à des questions de Jacqueline Risset* ». Sollers oublie d'indiquer un détail piqué des vers : Madame Risset fut, de 1967 à 1982, membre du comité de rédaction de *Tel Quel*. Autrement dit, le coq est interviewé par l'une des plumes du poulailler où le chancre de l'aube coqueline et cocarde à *L'Infini*. C'est un peu comme si Sarko était interviewé par Brice Hortefeux. Cocorico ! Complot ? Passons plutôt du coq à... *Le Lion, Le Singe et les deux Ânes* :

*L'amour-propre au rebours fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen de s'élever aussi soi-même. (...)
Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louaient tour à tour, comme c'est la manière (...)
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés,
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner (...)*
(Jean de La Fontaine, Livre XI, fable 5)

Et puisqu'on est jamais si bien servi que par soi-même, la revue *L'infini*, qui est en fait tout ce qu'il y a de plus circonscrit — seule sa veulerie est sans limites — continue de polir son joyau depuis des lustres ; elle n'a de cesse, dans sa course effrénée et limitée au périmètre de Saint-Germain-des-Prés, de chanter les louanges de son soleil. Le lecteur attentif aura remarqué que *L'infini* n°116 (Automne 2011) lui a imposé par trois fois des "entretiens" (de « entretenir » : tenir ensemble — assujettir les parties d'un ensemble) avec S., accordés la plupart du temps à des journalistes du *Monde* ayant collaboré à une bluette sollersienne.

Qu'il rende hommage à un penseur, écrivain, peintre ou musicien, S. cherche avant tout à s'auto-encenser et à proclamer en bramant qu'il est le premier à « comprendre » ; force lui est donc d'aveugler le lecteur et de verser dans la logorrhée, de pratiquer une écriture *pro domo* et de sombrer dans un onanisme intellectuel mâtinée d'incontinence verbeuse ! Par exemple, cet extrait des réponses "spontanées" à des questions de Jacqueline Risset : « *Qu'est-ce que le G.S.I. ? C'est l'organe central de la Gestion des Surfaces Imprimées. Le G.S.I. est aussi le bureau multilatéral de la Gestion des Surfaces Imagées ou Imaginaires, dites aussi : courbes d'inhibitions. G.S.I. signifie enfin : Giration du Semblant Illimité. L'expérience de Tel Quel va là à contre-courant de toute la mécanique habituelle de la production de discours. [...] Localement, j'ai eu la surprise de voir mes hypothèses tout à fait confirmés par les spécialistes de ce secteur, à savoir que, par exemple, tout ce qui se donne comme communiste sur la planète aujourd'hui est un sous-ensemble de l'ensemble dit*

pervers, c'est quelque chose qui ne pourrait pas se découvrir comme ça, à l'œil nu, mais c'est calculable, et c'est là où j'ai vu apparaître la possibilité d'un calcul inouï que j'appellerai calcul sur le clapotage des jouissances (C.C.J.) Le G.S.I. reçoit d'ailleurs régulièrement des émissaires des partis et des syndicats à ce sujet. » (Complots, pp. 215, 229 et 230)

La critique de Bourdieu à l'égard des pontes de la scène médiatico-politique qui miment la figure et le rôle de l'intellectuel s'applique ici *verbatim* : tous ceux-là qui écrivent des livres, qui en parlent et les publient, ne peuvent donner le change qu'au prix d'une présence constante dans le champ éditorial littéraire

« et y importent des pratiques qui, en d'autres univers, auraient pour nom corruption, concussion, malversation, trafic d'influence, concurrence déloyale, collusion, entente illicite ou abus de confiance et dont le plus typique est ce qu'on appelle en français le "renvoi d'ascenseur". » (Pierre Bourdieu, Et pourtant, in Liber — Revue internationale des livres et des idées n°25, décembre 1995)

Dans ledit numéro se trouvent deux autres entretiens avec ce virevoltant chroniqueur-critiqueur-auteur-promoteur-éditeur. *Le corps sort de la voix* fut d'abord publié dans *Lacan Quotidien* (30 août 2011, Spécial Sollers : *L'OUBLIRE*) par deux jeunes collaborateurs de la revue, le britannique Adrian Price et le bordelais Guillaume Roy, puis recyclé dans la revue *Le Diable probablement*, consacrée à Lacan (n° 9, 16 septembre 2011), et *rapido presto* copié-collé dans *L'Infini* n°116 (pp. 26-32) et sur le site Internet de S. Bref, cet article a été resucé quatre fois en un mois, rien de moins... avant d'être reproduit *in extenso* dans *Fugues* (Éd. Gallimard, 2014, pp. 479-491). Quant au cinquième entretien, pp.17-25, il est intitulé *Non omnis moriar, Haydn*, "dirigé" cette fois par Aliocha Wald Lasowski qui — Sollers soit béni oui oui — a publié chez Pocket (le 5 janvier 2012, quelques semaines donc après l'entretien) *Philippe Sollers, l'art du sublime*.

On trouve, p.19 de *L'Infini* n°116 la perle suivante : « *Je n'insisterai pas sur le drame de la musique française, qui, évidemment, n'a jamais pu égaler ni l'italienne ni l'autrichienne, ni l'allemande ni l'anglaise, nous laissant dans une surdité particulière, qui nous met en état — comme le dit le chef d'orchestre Harnoncourt — d'être le peuple le moins musical et le moins musicien d'Europe et du monde.* » S. doit se cureter les oreilles, renouveler sa discothèque et refaire ses gammes. Il oublie que Bach doit autant à Couperin et Rameau qu'à Vivaldi, que Liszt, adepte de joutes pianistiques (avec Chopin, Thalberg, etc.), n'a jamais osé se mesurer à Alkan qu'il admirait, considérant que sa technique était la plus impressionnante qu'il eût jamais connue ; et Lully, Saint-Saëns, Bizet (que Nietzsche plaçait au-dessus de Wagner), Berlioz, Fauré, Poulenc, Debussy, Ropartz, Satie, Ravel, Milhaud, Messiaen, Boulez, etc., sont-ils les pâles compositeurs d'une France sourdine ? Seul le *maestro* Sollers connaît la zizique... et les questions pré-formatées que les dévots à sa solde roucoulent mielleusement à ses oreilles.

Ici encore la mémoire de S. force l'admiration. Dans cet entretien "impromptu", il répond à Lasowski en précisant le nom étonnant, le numéro d'opus, la tonalité et l'année de composition de plusieurs symphonies de Haydn :

Oui, les noms que Haydn donne à ses symphonies sont étonnants : *La Passion* (Symphonie n° 49 en fa mineur de 1768), *L'Ours* (Symphonie n° 82 en ut majeur de 1786), *La Poule* (Symphonie n° 83 en sol mineur de 1785), *La Reine* (Symphonie n° 85 en si bémol majeur de 1785-86), *Oxford* (Symphonie n° 92 en sol majeur de 1789), *La Surprise* (Symphonie n° 94 en sol majeur de 1791), *Le Roulement de timbale* (Symphonie n° 103 en mi bémol majeur de 1795), *Miracle* (Symphonie n° 96 en ré majeur de 1791), *L'Horloge* (Symphonie n° 101 en ré majeur de 1794) et enfin *Londres*, dont nous venons de parler, qui débouche sur l'admirable *Symphonie Concertante*, n° 105, qui est probablement l'une des plus réussies.

Les commentaires du zélote de service sonnent doux à l'ouïe du causeur bordelais... et faux à la nôtre : « *Sollers saisit le génie créateur et musical de Haydn (1732-1809) dans les dernières années de sa vie. [...] Avec Sollers, Shakespeare et Nietzsche, Haydn et Mozart deviennent les puissances de l'imprémedité en créant dans l'instant des figurations inédites où la main, l'œil et l'ouïe visent un même horizon.* » Si vous ne comprenez pas, c'est que vous n'avez pas l'entendement assez fin...

Bref, *L'Infini* n°116 comporte cinq panégyriques sollersiens, soit, en incluant l'éditorial de 9 pages du baba maître à bord, 50 pages de frotte-manches et cirage de bottes sur les 125 (40%) que compte la revue. Le n°115 et le n°114 avaient fait mieux encore, car 59 des 125 pages (47%) du premier lui étaient dédiées, et 71 des 125 pages (65%) du second étaient de, sur ou en relation avec lui, incluant la formule bien rodée d'un entretien de 17 pages avec Francine Figuière, Nathalie Crom, Thierry Sudour et la grande prêtresse du culte au *Monde* et ailleurs, l'épatante et chevrotante J. Savigneau. Ce rabâchage est-il autre chose qu'une séance de musculation de l'ego au moyen de la manip éditoriale et médiatique ?

« *La façon dont les Autorités intellectuelles disent littéralement N'IMPORTE QUOI et survivent à toutes leurs bourdes, avec leur prestige intact — sinon accru ! —, est suffocante. Le plus paradoxal et drôle dans tout cela, c'est que les grands pourfendeurs des médias doivent leur existence aux médias : sans ceux-ci, ils ne seraient rien.* » (Simon Leys, *Quand vous viendrez me voir aux Antipodes*, Éd. Philippe Rey, 2015, p.17, tiré d'une lettre à Pierre Boncenne).

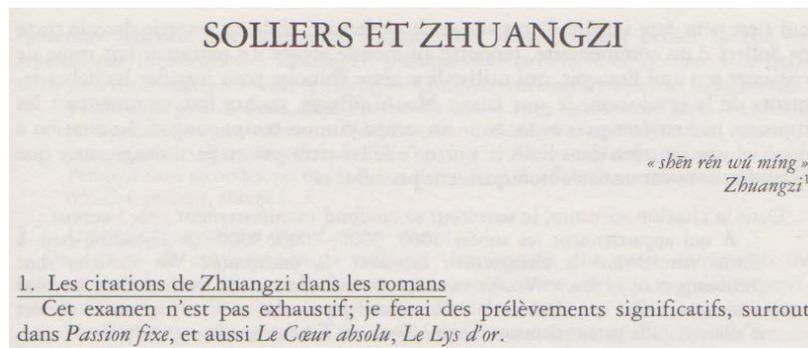
Je me permets ici de suggérer au lecteur un lien renvoyant à un article qui illustre ce triste paradoxe d'une pseudo-autorité intellectuelle et littéraire dont les paroles en l'air ne survivent que grâce à son réseau de colporteurs dans l'industrie médiatique : [Le Mouvement Sollers ou l'Art de dérober les bijoux de la poésie chinoise, suivi du Système Sollers et ses satellites.](#)

Un petit extrait (p. 105) de l'article de Marcelin Pleyne (Secrétaire de direction de *L'Infini*) du n°114 mérite par ailleurs notre attention :

On constatera sans difficulté que Sun Tzu et *L'Art de la guerre* se trouvent en épigraphe d'un des beaux, et particulièrement significatifs, romans de Sollers : *Portrait du Joueur*, « *Attaquez à découvert, mais soyez vainqueur en secret... Le grand jour et les ténèbres, l'apparent et le caché. Voilà tout l'art* », Sun Tse... *Journal du Joueur* publié aux éditions Gallimard en 1985 (et repris dans la collection « Folio » n° 1786)... soit dix ans avant que Sollers ne témoigne, manifestement dans le titre, d'un volume d'essais, *La Guerre du Goût*, de sa lecture du penseur chinois.

Sur les liens de Philippe Sollers avec la pensée et la culture chinoise on peut voir notamment les excellents textes de Jean-Michel Lou dont dans ce même numéro de *L'Infini* « Sollers et Zhuangzi »... (ou encore dans le numéro 113 de *L'Infini*, Hervé Couchot : « Passion fixe » roman d'amour chinois).

«... *l'apparent et le caché. Voilà tout l'art* ». Nous sommes d'accord avec Sun Tse : Sollers est passé maître dans l'art du caché et de l'apparent ! Quant à "*l'excellent texte*" de Jean-Michel Lou se prosternant dans ce même numéro de *L'Infini* devant S. tout au long de 23 pages, il porte en exergue (p.49) un aphorisme du penseur taoïste Zhuang zi : « *shēn rén wú míng* » (sans les caractères chinois), lequel, *dixit* Lou, est traduit comme suit par Liou [Kia-hway] : « *L'homme saint ne laisse pas de nom* ».



On pourrait plus adéquatement traduire par « *L'homme saint est sans nom [ou renom]* », puisque le verbe «laisser» n'apparaît pas dans l'original. Par ailleurs, «shēn» aurait dû s'écrire «shèng» (聖, homme saint) en transcription phonétique, avec le quatrième ton, car «shēn», sans «g», premier ton, tel qu'écrit par Jean-Michel Lou, renvoie à de nombreux homophones qui signifient, entre autres, «corps, 身», «profond, 深» ou «étendre, 伸», etc. Par ailleurs, ces quatre caractères dans le texte-source ne sont que les derniers termes d'une phrase ici tronquée qui en comporte douze (至人無己神人無功聖人無名), traduite comme suit par Liou Kia-hway : « *L'homme parfait est sans moi, l'homme inspiré est sans œuvre, l'homme saint ne laisse pas de nom* » ; cette sentence est aux antipodes du comportement de S., dont la mégalomanie obsessionnelle incarne tout le contraire des vertus de modestie et d'effacement préconisées par le taoïsme.

L'Infini est encore et toujours consacrée à la déification de l'auteur du best-seller aux 1001 copies. En effet, le n°134 (Hiver 2016) fait l'autopromotion de *Mouvement* ; et Bertrand Bellamy, dans *S : Secret du Style*, s'arrange pour faire allusion à plusieurs œuvres de Sollers, le tout en quatre pages d'un style tarabiscoté. Cela fait penser au concours *Ma binette partout* du *Canard Enchaîné*, où un député s'est récemment distingué en plaçant 36 fois sa trombine sur les six pages de son journal mensuel. Quant au faire-valoir Hervé Couchot, il s'allonge et cite à profusion son Grand Timonier dans *La main de Nietzsche*, que, pour les durs de comprenette et en bon sous-fifre, il a pris la peine de sous-titrer *La place de Nietzsche dans les textes de Philippe Sollers*.

Le faîte suprême de l'à-plat-ventrisme est atteint avec le dernier article de ce drôle de numéro lorsque le pieux coéditeur de la revue recycle un *pensum* de 1974 appelé *Dés tambours* (publié à l'origine dans la revue *Tel Quel* n°57, dirigée par... Ph. S., puis recyclé une première fois dans *Art et Littérature* de Marcelin Pleyne, Éd. du Seuil, 1977, Coll. Tel Quel, dirigée par... Ph. S.), sous-léché *De la vie et du rythme de l'écrit*, où Lois de Ph. S. est encensé à pleine vapeur tout au long de 38 pages. Des 125 pages de la revue, 72 (58%) sont ainsi bigotement consacrées à promouvoir la valeur ajoutée du roi Sollers. En guise d'épigraphe à sa sirupeuse apologie constamment recyclée (incluant le site Internet de l'intéressé), Pleyne cite un passage de cette œuvre immortelle qui commence à sentir le ranci : « *Avouez qu'au fond vous ne lisez que ce qui vous arrange* ». *Complots*, il oublie son corollaire : Au fond nous ne publions que ce qui nous louange. *Asinus asinum fricat... ad infinitum*.